

lés par le Maître de la vie; ils ne font pas la guerre comme des hommes, mais comme des renards; l'eau forte qu'ils vendent aux nations, est un poison qui les fait périr."

Ces dialogues, qui ne ressemblent pas mal à ceux des héros d'HOMÈRE ne plaisaient pourtant pas au commandant du Détroit, parce qu'ils ralentissaient le combat, et donnaient aux ennemis le temps de respirer. Ils en avaient même déjà profité pour s'emparer d'une maison qui n'avait pas été entièrement démolie, et qui joignait leurs retranchemens. Ils y avaient élevé une redoute, et tiraient à couvert du pignon; mais M. Dubuisson la fit abattre à coups de canon. Alors les Outagamis poussèrent des cris affreux, et quelques momens après, ils firent demander la permission d'envoyer des députés au commandant. Les chefs alliés y consentirent, dans l'espérance de tirer de leurs mains leurs trois femmes captives.

Le lendemain matin, les couvertures rouges disparurent et furent remplacées par un pavillon blanc. Ensuite le grand chef des Outagamis, nommé PEMOUSSA, se présenta à la porte du camp, accompagné de deux guerriers. On les fit entrer; le conseil s'assembla, et dès qu'ils y eurent été introduits, Pemoussa mit devant le commandant deux captifs et un collier, en le priant de lui accorder deux jours, afin que les vieillards pussent délibérer sur les moyens de l'appaiser et de lui faire satisfaction. Puis se tournant vers les sauvages, il leur présenta aussi deux esclaves et un collier, et leur dit :

"Souvenez-vous que nous sommes vos frères, et qu'en répandant notre sang, c'est le vôtre que vous versez. Nous avons malheureusement irrité l'esprit de notre père; tâchez de l'adoucir pour nous. Voici deux esclaves, qui remplaceront le peu de sang que nous pouvons avoir répandu."

Comme les sauvages ne répondaient point, Dubuisson prit la parole, et fit entendre aux députés qu'il ne pouvait pas s'assurer de la sincérité de leur repentir, puisqu'ils n'avaient pas ramené la femme de Saguima et les deux autres qu'ils avaient prises avec elle; et qu'il ne les écouterait que quand ces trois captives lui auraient été remises. Pemoussa s'excusa sur ce que la chose ne dépendait pas entièrement de lui, et dit qu'il allait faire savoir ses intentions aux anciens. On lui accorda le reste du jour, et on lui promit de ne point tirer jusqu'à son retour, pourvu que personne ne sortit du fort. Deux heures après, trois députés arrivèrent, un pavillon blanc à la main, et suivis des trois prisonnières, qu'ils présentèrent au commandant. Ils lui témoignèrent un grand regret de lui avoir déplu, et le conjurèrent de leur laisser à tous la liberté de se retirer. Dubuisson leur répartit que c'était à ses alliés qu'ils devaient s'adresser pour cela; qu'il leur avait engagé sa parole